

LES PRISONS

I

« Chaque cerveau, pour peu qu'il soit doté d'un minimum d'intelligence, a tôt ou tard le sentiment d'être emprisonné dans son corps. Juché au sommet d'un bipède, je regarde le monde depuis mes deux fenêtres ; pour un peu, j'aurais le vertige d'être planté si haut ». Maxime le Télépattes¹ voltigeait dans la campagne, émettant une excellente imitation de bruit de train, et le rythme des faux rails chantant sous les faux bogies nous endormait peu à peu, tandis que Niko nous parlait de solitude.

« Je l'ai beaucoup ressentie, et cela rend poli et attentif. De forteresse à forteresse, les occupants s'envoient des signaux, pas toujours bien déchiffrés. L'on se prend parfois à rêver de fusion, à ce qui se passerait si l'on ne faisait plus qu'une seule et même chair, qu'un seul esprit... Bien que la réponse soit évidente : un seul être, c'est un être seul.

¹ Calembour foireux ! De Primo, évidemment.

— *Une seule et même tête* » répondit le Baron, en se citant lui-même. « Mais j'avais ajouté : *familière et tribale*... Vous tous en prenez le chemin. Ce qu'entrevoit Niko n'est pas dans votre avenir. »

Les paysages défilaient monotones. Étendues de fer, brouillards pâles, ciel uniformément couvert ; pas d'arbres. Juste, de temps à autre, les rondeurs éparses de quelques roches bossues qui faisaient comme des éléphants dans ce monde couleur d'ardoise. Au bout d'une heure passée à filer dans le crachin, Maxime aborda un long virage autour d'une montagne si vieille, si éboulée, qu'on aurait dit un terril épuisé par l'âge, un rejet de carrière ; de gros morceaux de grès glissaient lentement vers le fond de la vallée, des coulures de boue noirâtre maculaient les pentes, et d'immenses champs de gravats s'amoncelaient en moraines à la base de cette chose détruite.

Je m'attendais à chaque instant à rencontrer ferrailles et ferrailages, vieilles cabanes écrabouillées, bidons, flaques d'hydrocarbures, traces de pneus, et un ou deux engins de chantier abandonnés au milieu d'une mare de boue grise aussi lisse que du mercure, aussi empoisonnée. Mais il n'y avait rien d'autre qu'une contrée si ancienne et si fragile, si désolée que personne d'un peu sensé n'y aurait construit ne fût-ce qu'un baignoire. Or ce n'étaient là que les abords d'un pays désespéré que le Baron, notre bon guide, tenait à

nous montrer afin que rien ne nous fût épargné des malheurs des êtres pensants. « Je suis Prométhée, disait-il, je suis le Baron. Je vous ai faits et je vous défais. *Rien de ce qui est humain ne m'est étranger*. Regardez par ici ! »

Maxime ralentissait. Il y avait par là une espèce de grosse tête de grès, arrondie en champignon, avec une ouverture comme un cri, et deux orbites vides un peu décalées en hauteur. Cela suggérait un crâne tordu, cela suggérait absolument le tableau *Skrik* de Munch, 1893 ; c'était une espèce de géant fossile qui n'en finissait plus de s'horrorifier d'une chose que l'on ne voyait pas encore, mais qui ne pouvait être que passablement gratinée, puisque le Baron en gloussait déjà, et faisait des citations que le Thésaurus, qui ne quittait jamais le poignet de Karine, identifia comme une création de TERENCE, dans un ouvrage sombrement intitulé *L'homme qui se punit lui-même*.

Il fallut descendre dans le froid. Il fallut marcher dans un désagréable sablon qui brillait avec de sournois éclats gras, et fuyait sous nos bottes ; selon qu'on passait dans une cuvette ou entre deux arêtes de roche, le son de nos pas y changeait du tout au tout, soulevant ici des grondements de ballastière, ailleurs des crissements de sucre mastiqué ; entre les deux, on aurait dit un qui se lave les dents, un chat gigantesque mangeant ses croquettes. L'impression générale était que ce sol rêvait de nous avaler.

En pédalant dans la poussière, nous parvînmes à la tête de champignon, avec son trou édenté dans lequel le Baron pénétra, enlevant son chapeau pour ne pas le cogner – je découvris à cette occasion que ce Iwa était chauve.

Il se retourna et nous invita à le suivre. J'étais resté en arrière, à contempler la pierre, grosse verrue catastrophée : je la vis complètement paniquée à l'idée de mâchouiller ce long cafard dégingandé qui gesticulait dans sa bouche ouverte. Impitoyable, la troupe entière s'enfonça dans le cri, et moi avec.

C'était, dans une poche aux parois plâtrées, un invraisemblable embrouillaminis de traits noirs qui s'entortillaient autour de quelques pustules, ou bien, aspirés par des trous, qui s'y enroulaient en spirales avant de filer au diable dans des diverticules que fouettait un vent glacé. « Ho ho ! Jean Dubuffet, et plus qu'en hiver » énonça d'autorité Primo, qui avait de la culture. Le Baron, enchanté d'avoir découvert un amateur : « Exact, mon très cher. Tellement exact, du reste, que le *Jardin d'Hiver* de l'artiste n'était qu'un projet, dont il réalisa ici-même l'accomplissement. Voici, mesdames et messieurs, la véritable version, mûre et glorieuse, archicomplète et définitive, de ce qui est devenu *la Chambre* ». La terrible chambre d'observation. Autant dire l'œil de Dieu sur les épaules de Caïn, et nous dans l'œil.

« Et voici la signature ! claironna le Baron, absolument charmé par son acquisition. Non mais quel délire ! Lisez-moi ça ! *Pourre biain observai lai fentehaumes, JD 2074...* Imaginez donc : deux-mille soixante-quatorze ! Il y en a qui n'hésitent jamais ! »

La Chambre était accrochée au rebord d'un grand cratère. Dans une salle annexe, des orbites traînaient au ras des murs, ouvrant sur le précipice. Accroupis devant les trous, nous découvrîmes, loin en-dessous, une étendue sale et grise, sillonnée de tranchées. Des ombres voûtées s'y traînaient, ou se tenaient immobiles, plantées dans la brume basse, comme des échassiers pensifs.

« Elles s'effacent peu à peu, commenta le Baron. Jadis, pourtant, elles furent vivantes. Mais, vivantes elles avaient déjà commencé à s'effacer. Évika ?

— Oui mon Baron ?

— Si je te dis : la toile que tu tisses dans ta vie, au-delà sera ton drapeau, qu'en dis-tu ? As-tu un proverbe, toi la bonne diseuse ?

— Comme on fait son lit, on se couche !

— Qui sont ces grisâtres ? demandai-je. D'où sont-ils ?

— De partout. Ceci est leur dernière forme.

— Ce sont les fentehaumes ?

— Oui... Ils s'en vont... Ils s'effacent. Ils n'avaient pas de *flèches*.

— Pouvons-nous leur parler ? demandai-je ?

— Ils n'écoutent que leurs pensées, et leurs pensées s'étiolent... Ah quel gâchis ! Ils n'ont pas brandi les oriflammes, ils n'ont jamais manifesté leur appartenance à un camp autre que celui des râleurs, des yakas impuissants et soulagés de l'être, les bougonneurs de comptoir ou de canapé.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ?

— Ce sont les Regretteurs, et vous allez en croiser des milliers. Lucas ?

— Oui ?

— Que vous évoque ce mot : Paris ? »

Je vis la grisaille, les foules indifférentes, le grand anonymat, la pluie, les bagnoles qui puent, les publicités sur les murs, le métro qui dégorge des troupes moroses, les embouteillages, la souillure partout. Les gens, sur les trottoirs, évoluent comme si les autres étaient invisibles, au mieux ; en général, chacun est un obstacle à son prochain. Les âmes sont basses et veules, courbées sous la fatalité d'une vie qui ne leur appartient pas.

Comme la tête catastrophée dans laquelle nous nous tenions était devenue, par l'art du plasticien Dubuffet, un résonateur, tout le monde fut submergé par mes pensées qu'en automate imbécile je sécrétais sitôt ce nom prononcé : Paris. J'étais pourtant debout dans une œuvre exécutée par un

homme qui n'avait pas renié la capitale, mais s'y était adossé et y avait longtemps puisé l'inspiration, et l'amitié aussi. Alors pourquoi Paris me faisait-il, à moi, l'effet d'une chape de plomb glacé où l'espoir crevait sous les crottes de chiens et les détritrus ?

« Certains d'entre vous, annonça le Baron, ont pu se jeter à travers mes portes, attirés par de faux espoirs ; c'est à dire sur un malentendu... Alors je dis qu'il est plus que temps de rectifier le tir... Lucas ? Peu importe ce que Paris vous a fait, car l'on va vous soigner, soyez-en sûr. La ville vous avait rendu morose et désabusé, sinistre, voyant le mal en tout, incapable d'imaginer un soin... Sans vos amis, vous auriez pu finir en bas, tant votre vision était sombre et mauvaise. Voyez, penchez-vous par les orbites, et regardez ces tristes sires, ces autres vous-mêmes... »

Des gens qui ont voulu changer le monde, et qui se sont fait avoir par de belles paroles ; des qui ont cru aux promesses, il y en a toujours eu de pleins milliards. Des qui se sont lancés, avec l'espoir chevillé à l'âme, dans la politique, et que la politique a détruits ou corrompus, ils sont plus que ne pourraient en contenir les enfers grecs, juifs et chrétiens additionnés. Est-ce une raison pour s'affliger, hausser les épaules et rentrer dans sa niche en mettant un, deux, trois, quatre verrous ?

Des massacreurs, des violeurs ; des gens brûlés vifs pour les motifs les plus minces ; des caillassés, des terroristes, des victimes tortionnaires, des bourreaux impunis et même décorés, il y en a eu des galaxies complètes et ce n'est pas près de finir. Est-ce une raison pour baisser les bras ?

Des qui s'enrichissent en volant légalement, et qui ont un esprit informe ; des qui sont tellement avides qu'ils ne sont que bouches, prêts à tuer pour être au-dessus ; des honnêtes gens qu'on dépouille par voie de justice. Tous ceux dont le réduit ultime est forcé : livres, pensées, journaux ; les enfants dénonciateurs, les voisins qui épient, les collabos ! Des qui s'arrangent pour que les décrets soient iniques, ou mal fichus, ou gentiment castrés ; des qui acceptent les enveloppes, et qui vous disent, quand vous râlez après les lobbies, qu'il est normal que les gens se parlent ainsi puisqu'après tout, *on est en démocratie...*

Des qui succombent aux chantages ; des qui décervellent et prennent le public pour un tas d'éponges ; et puis tous ceux qui adorent agir comme des veaux, qui se font des ventrées de l'immonde bouillie, et qui en redemandent !

Tous ces gens, ils sont des centaines de milliards de tétrakilotonnes, et, bien sûr, ils vous regardent de travers si vous prétendez, je ne dis pas redresser leur indignité, mais simplement vivre à votre façon, sans tricher ni être lésé : debout. Est-ce une raison pour déprimer ? Apparemment, oui.

Eh bien il ne faut pas, voilà ! C'est dangereux de bougonner ! Non pas qu'on vous envoie la police au moindre murmure, tout le monde ne vit pas sous un régime strict ; mais bougonner peut devenir une sale habitude. Rester goguenard, c'est déjà mieux ; car si l'on méprise ceux qui se plaignent, on craint ceux qui ricanent.

Aussi, braves gens, lorsque vous désapprouvez, ricanez ! Ricanez beaucoup, cela indisposera les fâcheux et c'est toujours ça de pris ; en outre, vous échapperez à l'enfer que je voyais, à cet immense champ d'épandage, étendu jusqu'à la nausée, piétiné par les ombres tristes de tous les gens qui avaient baissé la tête un jour et replié leur esprit en se disant que, de toute manière, ça ne valait pas la peine de se casser le cul à vouloir changer le monde.

Il y avait là tous les moroses de la création ; du moins ceux qui ne s'étaient pas encore complètement effacés, car ils se gommaient eux-mêmes, pour finir, en pensant en boucle sur le thème de la vanité. Comme on fait son lit on se couche ? Devenus vains, ils se faisaient évanescents.

« N'avoir jamais vu que le triste côté des choses ; avoir toujours été abattu, et s'être complu dans le découragement ; ne jamais avoir brandi un rêve autrement qu'en rêve ; avoir toujours méprisé les actions des autres ; avoir constamment ignoré les beautés de l'existence, et n'en avoir retenu que

la grisaille ; avoir toujours espéré un lendemain purifié sans jamais avoir levé le moindre petit doigt pour commencer à en nettoyer un tout premier petit minuscule morceau, même en cachette ! Ces gens ont traversé la vie dans un long tunnel cendreau ; leur mort est à cette image. Voici, Niko, une forme des plus amères de la solitude ». Et le Baron nous fit descendre dans cet endroit désespéré ; il nous conduisit en plein dedans ; il y fut notre guide.

II

Les entrelacs des Fosses semblaient avoir été agencés sur le modèle des prisons imaginées par le vieux Piranèse. Souvent il nous arriva de ne plus retrouver un passage duquel, de toute évidence, nous étions sortis il y a peu ; remontant la piste d'empreintes boueuses que nous avions laissées, nous butions sur une paroi pleine – indiscutablement nouvelle puisque nos pas en sortaient – d'où émergeait parfois une tête grise et pensive, fixée sur un regret intérieur.

Refaisant alors demi-tour pour rejoindre, à contre-cœur, une grande cuvette dans laquelle des raclements nous avaient d'abord effrayés, nous ne la retrouvions plus, mais débouchions en balcon sur un gouffre nouveau, rempli de bras tendus qui caressaient l'argile des parois, ou y dessinaient des cercles.

Dans l'œuvre de Piranèse, des escaliers, des ponts mènent à de nouveaux univers Escheriens ; somptueuse débauche de passerelles, de paliers, de carrefours offrant des choix sans retour.

Le résultat n'y peut être appréhendé dans sa globalité : l'œil, en s'attardant sur un parcours, y découvre certes un univers, mais chaque embranchement suggère d'autres possibilités qu'il conviendrait, pour bien faire, d'explorer une à une. Or, les mirages géométriques que l'on frôle au passage, en contredisant les lieux déjà visités d'une autre manière, les condamnent à être oubliés car on en gomme le sens ancien au fur et à mesure que l'on réécrit la nouvelle progression. On se fore un chemin dans le tourbillon des mondes disponibles, au détriment de tout le reste. Un peu comme dans une existence.

Forer : c'était exactement ce qu'ici nous ne pouvions que faire, et subir. Aux Fosses, les galeries que nous empruntâmes étaient des créations des ombres. Toutes appartenaient à des réseaux indépendants (depuis quand un morose s'intéresserait-il à l'univers d'un autre morose ?), réseaux superposés les uns aux autres selon d'incalculables architectures toutes absolument fausses.

De nombreuses planches des *Carceri* exposent des passerelles que l'on soupçonne aveugles ; il n'y a pas moyen d'en sortir, et, quant à y rentrer, n'y songeons même pas. Elles butent, par exemple, sur un pilier sans porte. Au mieux, ce sont des impasses, mais nous sentons bien que ce mieux n'est pas ce que voyait le Vénitien qui les a dessinées. Car des gens s'y tiennent, arrivés là le diable sait comment. Parfois ils regardent d'autres secteurs auxquels ils n'accéderont jamais ; sont-ils des touristes ? Sont-ils nés là ? Calculent-ils une évasion ? Piranèse a-t-il vraiment dessiné nos existences ?

Car oui, parfois, ces personnes semblent détendues, comme des visiteurs ou des gens affairés. Les dessins sont peuplés d'ombres vivantes, et c'est là une grande différence avec les Fosses. Car les ombres de Piranèse sont de fumée, certes, et semblent parfois fugaces ; mais elles ne sont pas toutes accablées.

Dans les *Carceri*, les demi-tours sont rares. Voyez, entre autres horreurs mal sondables, la planche quatorzième. La quinzième, quant à elle, s'articule autour d'un énorme pilier qui est à la fois devant et derrière des arches auxquelles il est rattaché. Une rampe jetée en travers d'un gouffre grimpe d'un impossible à l'autre. Le vide qui l'entoure n'est pas euclidien.

Ici, dans les Fosses, le présent mort n'en finissait jamais d'imposer son poids sur les pauvres errants : le temps y était comme figé, même si les gens semblaient pouvoir bouger à l'intérieur d'étroites, très étroites limites, qui avaient l'apparence d'un paysage sans offrir autant de disponibilités ; car la principale caractéristique de ces lieux, ce qui en faisait une prison si désespérante, c'était qu'on ne pouvait presque y faire vingt mètres sans devoir opérer un choix qui interdirait presque tout changement d'avis après coup, sauf à revenir sur ses pas au milieu des mirages, avec la possibilité, extrêmement forte, de trouver le passage clos. Ces terres n'offraient même pas la liberté du labyrinthe. En tout cas pour le visiteur étranger, car les ombres qui déambulaient ici ne s'apercevaient de rien. Elles passaient, tout simplement, dans les passages.

En outre, je suis absolument certain, à y repenser aujourd'hui, que, dans de nombreux espaces des Fosses, il y avait d'encore plus nombreux espaces. Et tous menaient, au gré des occultations, à une seule place, à une seule arène, vaste, plate, vide, où des gens presque invisibles tournaient, et s'évanouissaient enfin, arrivés au terme de leur disparition. « Niko, demanda le Baron, si vous nous racontiez le désespoir ? »

III

« Le vieux Nicolas se réveilla, encore plus vieux qu'auparavant, tout ridé, tout moulu, envahi de douleurs diverses qui lui criaient les habituelles insultes : vieux con ; vieille bête... bientôt la fin finale... Te souviens-tu des orages de l'adolescence, quand ton corps s'est réveillé ? Et des orages de ta vieillesse, quand il s'est refermé comme une huître ? Entre les deux, il s'est passé quoi ? Combien de secondes bien vécues pour donner un peu de consistance à cette vie qui ressemble tant à de la poussière aujourd'hui envolée ?

Pour bien te faire comprendre : ces dernières années, combien d'heures as-tu passées à remplir ton fichu caddie au supermarché ? Quarante minutes trois fois par semaine, cinquante semaines par an, pendant huit ans : résultat huit-cents heures, c'est à dire un gros mois à pousser ton chariot plein de boustifaille et de papier-toilette. Bravo ! Joli spectacle ! Comme c'est édifiant.

Et monter-descendre les escaliers, pendant ces huit ans ? Quatre fois six minutes par jour, tous les jours, font quarante-huit stupides journées passées à faire attention aux marches. As-tu de jolis mollets pour autant ? Même pas !

Mais regarde ! Regarde ! Pendant les six premières années que tu as passées à Paris, tu prenais le métro quarante minutes le matin et autant le soir, cinq jours par semaine ; veux-tu me dire combien de jours cela fait ? Pas tout à fait trente-deux à cause des vacances. Un gros mois, là encore, passé debout dans un métro sale, puant et surchauffé.

Et dans toute ta vie d'avant Paris, ta somptueuse vie dite *d'aventurier*, combien d'heures passées dans un avion, avec les jambes coupées, les fesses en béton, la mauvaise bouffe, le film vu cent fois ? Combien de jours à te cogner les bébés qui hurlent en classe économique ? Moi je sais : deux fois par mois, dix à quatorze heures de vol à l'aller et autant pour le retour, soit... allez, soyons gentils ne comptons pas les retards, les grèves et les faux départs : quarante-huit heures... Petit calcul : on obtient vingt-quatre jours par an, pendant trente ans, c'est à dire presque deux années complètes... Imaginai-tu ça ?! Deux années ! Deux années à s'ennuyer comme un rat mort, dans un machin bruyant et vulgaire, qui gronde au dessus de la mer. Es-tu bien satisfait ?

Il est loin, n'est-ce pas, le photographe, le vaillant chasseur, l'homme des jungles moites. Il est presque imperceptible, pour tout dire.

Et, à propos, elles sont bien loin, les petites culottes, pas vrai ? Veux-tu que je te compte le nombre de journées que tu as passées à faire l'amour ? Dix-sept, pas une de plus...

Par contre, sais-tu le nombre de journées passées à défendre la qualité de ton travail devant un supérieur ou un client qui se foutait de ta fiolle, et pour lequel tu étais insignifiant ? Mille-huit-cent-huit. Le nombre de tes journées de chasses, ô grand chasseur : deux-cents. À comparer aux interminables semaines de bureau, avec l'affreux téléphone qui te sonne, l'odeur de la moquette et les chocs électriques quand tu serrais la main d'un quidam en sortant de l'ascenseur... et là, on arrive au joli chiffre de dix-sept ans ! Pour un type qui est sensé être toujours dehors, tu caches bien ton jeu, joli bonhomme. Dix-sept ans d'humiliations, à comparer aux dix-sept journées de galipettes !

Dans certains coins reculés de la Méditerranée, les hommes, les mâles, passé quarante ans, ne se lavent plus en dessous de la ceinture. C'est une loi villageoise. Éloignez-vous, femelles ! Il n'y a que des choses dégoûtantes par ici. Passez au large ! Allez donc vous faire mettre par les jeunes coqs, ils ne demandent que ça, ils en bavent. Ils ne puent pas, eux ; ils ne sont pas pourris. Ils bandent, les petits connards arrogants. Ils ont toute leur vie, et moi

je n'ai eu que dix-sept journées. Vieil abruti blet sans rien qui marche ; je suis rance ! » Et Niko, emporté par son jugement sans appel, se mit à pleurer.

Il s'assit ; nous l'entourâmes, très embêtés, tandis qu'il sanglotait.

« Où est passée mon existence ? Où sont mes élans, où sont mes putains de jeunes rêves, où est le cerisier en fleurs sous lequel j'aurais aimé danser, sous la neige des pétales ? » À travers les larmes, il vit quelque chose qui le regardait. Il s'essuya les yeux, lorgna l'importun penché sur lui : immense, longiligne et gris, deux yeux ternes et jaunes, un air morne ; la somme de tous ses regrets s'était faite miroir et l'observait, désespérée, vaguement accusatrice. Qu'as-tu fait de nos espoirs ? Ils ont été transformés en argile, et en voici, Niko, un couloir, une galerie, un mur.

Le Baron chassa l'apparition comme on écarte un insecte. « Tout n'est pas perdu, Niko, allez, quoi ! Nous avons un programme pour vous, ici ! Vous êtes parvenu jusqu'à moi, je ne vous laisserai pas choir. Aucun d'entre vous, d'ailleurs, n'aura à se plaindre de m'avoir rencontré, bande de petites crapules ! Allez debout, on se réveille, on essuie ses gros yeux, et en avant marche ! Hune deux ! »

Il fallut quand même soutenir le vieux bonhomme, qui n'en pouvait plus de s'être mis tout seul dans cet état. Évika était complètement retournée, d'autant plus qu'elle n'arrivait même pas à ce chiffre de dix-sept jours, et ça la travaillait ; elle se serrait contre Nicolas et lui chuchotait des choses avec un air terriblement sérieux et de petits gestes secs tandis que l'autre reniflait un grand coup et, pour se rétablir la voix, poussait un grondement de tuyau d'orgue enroué. Je ne comprenais pas ce qui s'était passé.

IV

« Impressionnant ! Niko aurait pu faire aède, rhapsode balkanique ; ça ne vous a jamais tenté, le métier de conteur ? Vous avez un don !

— C'est ça, rigolez bien. Non je ne suis pas un fin diseur, je ne sais ni baratiner ni amuser. Je suis photographe, point final. Je vois des images, je les prends, et je les retiens. Savez-vous que j'étais un des rares à faire de l'image vraie ? Les appareils que j'utilisais empêchaient toute retouche. Les gens s'arrachaient certains de mes clichés ; les autres s'en foutaient, ou ne comprenaient pas, et ne voulaient pas payer pour de la vérité.

— Qu'est-ce qui vous a fait craquer, tout à l'heure ? demanda le Baron

— Je ne sais pas. C'est venu tout seul, comme une... comme un réservoir d'eau qui crève. Ma vie a tout dégorgé... J'étais dessous, je me suis tout pris... Je crois que l'endroit se prête aux idées noires, de toute façon. Ou alors, oui, je portais ça en moi.

— Et maintenant ?

— Maintenant c'est parti ; ça n'avait plus lieu d'être, de toute manière.

— Oui. Encore une chose inutile qui se fait la malle... Eh bien, les gens qui nous entourent, ici, ressassent ce genre de tristes pensées, souvent depuis leur adolescence ; tous ont considéré la vie comme un bol de merde liquide qu'il fallait avaler. Beaucoup se sont tués pour échapper à cette nourriture ; ici, enfin, ils auront l'occasion de disparaître à jamais... Les attend, grande délivrance, le véritable néant. Mais savez-vous comment ils en arrivent à le souhaiter ? Je vais vous le dire : à force de trouver la vie qui les entoure si totalement moche et terne, ils en viennent à ne plus du tout avoir envie de continuer. Jusqu'à leur propre *moi*, qui finit par les ennuyer, ou dégoûter. Au moment où ils abandonnent alors toute espèce d'intérêt pour eux-mêmes, ils se figent, et s'évaporent. »

Ne reste plus que leur enveloppe, une argile tristounne en forme de penseur las, que les pluies feront fondre. Nous croisions parfois de ces statues érodées.

« C'est une règle qui vaut pour tous les cercles : enchâssés dans leur vision du monde, les êtres pensants tournent en rond, et s'enfoncent de plus en plus ; ils tournent. Un jour, et c'est fatal, ils abandonnent le monde extérieur, puis leur propre intérieur. Enfin, le néant les délivre. Vous souvenez-vous des sphinges ? Beaucoup de vos politiciens adoptent cette forme après leur mort ; ils polissent, ils ordonnent, ils se justifient ; ils voient leurs architectures comme des écrins dont ils sont les bijoux précieux, irremplaçables. Incompris, par conséquent ; sinon, pourquoi les aurait-on laissé tomber ? Alors ils ressassent. Le véritable monde extérieur ne les intéresse absolument pas.

Ils ont des ailes, pourtant ! Ils pourraient se promener, s'envoler, voyager ! Mais non, ils restent sur les corniches. Et quand enfin tout est devenu parfait, que tout est bien poli, ordonnancé, ciré, peint, que leur alibi est inattaquable et somptueux, alors ils ne touchent plus à rien ; ils se pétrifient dans une posture. Ils deviennent des marbres, des statues fantastiques sur lesquelles les petits êtres ailés qui vivent là se posent, et chient, bien entendu. En peu de temps, les arches et les portiques se recouvrent de guano, puis d'herbes ; leurs

anciens propriétaires, qui furent si beaux, se transforment en gargouilles que l'érosion et les crottes rongent jusqu'à complète dissolution. Tout ceci sans que personne s'en inquiète, puisque l'on est dans le cercle des gens qui se contrefichent de ce qui n'est pas eux. De la place se libère, un autre prétentieux débarque, et ça recommence...

Donc, le grand point est de ne pas se laisser enfermer dans une vision malsaine du monde, ce qui arrive très souvent dès qu'on se pique de réfléchir ; tout ce qui est par trop réducteur abrite en son sein des liens, des lacets qui vous entravent jusqu'à vous immobiliser, à la suite de quoi vous vous effritez... Vu ? »

